

L'AGRICULTURE DANS LA GASPÉSIE

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Depuis quelques années, l'agriculture, dans la Gaspésie, fait des progrès remarquables. La terre, négligée peut-être pendant trop longtemps, captive, séduit de plus en plus les gaspésiens, qui, pêcheurs qu'ils étaient, deviennent des laboureurs. Ah ! qu'il est beau, qu'il est noble ce retour vers la terre ! Qu'il est beau de voir un pêcheur, esclave parfois de compagnies étrangères, abandonner sa « barge » pour saisir d'une main nerveuse les mancherons de la charrue ! Ah ! comme il doit être heureux de respirer la suave moiteur s'échappant du sillon ! Le sol, de son côté, semble dire : déchire, déchire mon sein, tu y trouveras des trésors incalculables connus que par celui qui trace le sillon.

Arthur Buies disait, parlant de la Gaspésie : « Et lorsqu'on voit dans les journaux que la pêche a manqué, on est effrayé à l'idée d'une véritable calamité, d'une famine en règle. Mais c'est un bonheur providentiel que la pêche fasse défaut, et si cette calamité pouvait se produire plusieurs années de suite avec circonstances de plus en plus aggravantes, la Gaspésie serait sauvée et la colonisation en ferait une bienfaisante et fructueuse conquête ».

Si l'auteur de ces lignes, mort depuis longtemps déjà, réapparaissait sur la terre, il dirait bien : la Gaspésie est maintenant sauvée.

L'été dernier, je rencontrais un ami de retour d'un voyage dans la péninsule. Ma première question fut celle-ci : puis, quand penses-tu de l'agriculture gaspésienne ? — Merveilleuse, répondit-il. J'ai vu là des champs de blé d'inde aussi beaux que ceux des régions de Québec et de Montréal. Toutes les autres cultures sont aussi avancées qu'ailleurs et d'une très belle apparence. L'industrie laitière progresse d'année en année. Nombre de beurreries fonctionnent admirablement bien. Le souffle de la coopération a passé par là. On s'organise. Tout le monde est à l'œuvre.

Si l'industrie morutière a déjà été la principale ressource de cette région, elle est donc supplantée aujourd'hui par cette autre industrie, la seule qui donnera au commerce canadien toute son expansion. En effet, nous dit M. A. J. Debray, directeur de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal : « Comme les États-Unis industriels sont venus après les États-Unis agricoles, le Canada industriel vient après le Canada agricole. Cette évolution est naturelle ; au fut et à mesure que l'homme a pris possession de territoires nouveaux, il a demandé à la terre le nécessaire à sa subsistance et a livré le surplus au trafic ».

M. Debray ajoute : « Sans verser dans les erreurs des physiocrates, on peut affirmer que l'essor commercial et industriel du peuple canadien ne se poursuivra que pour autant que l'on s'attachera à la terre, aussi les pouvoirs publics ne sauraient prêter une trop sérieuse attention au développement de cette partie des ressources naturelles ».

Ces paroles doivent nous encourager à prendre possession de notre sol, à le cultiver avec art, avec amour même, sachant bien que lui seul peut donner à l'homme toute son indépendance. Le cultivateur est maître chez lui. C'est un roi dans son royaume. Il n'est pas l'esclave de celui-ci ou de celui-là. Il est maître de ses produits et il peut en faire ce qu'il veut.

En était-il de même des pêcheurs d'autrefois ? ...

Je conviens que la pêche, lorsque les années sont bonnes, rémunère assez bien celui qui s'y livre. Mais est-ce là une industrie payante ? Est-ce là une ressource sur laquelle on peut compter ? Non ; un jour, elle manquera.

Il y a quelques années, on prenait, à Mont-Louis, de la morue « en masse ». Aujourd'hui, il ne vaut plus la peine de mouiller ses lignes. Nombre de paroisses ont laissé, pour ainsi dire, la pêche de côté, pour se consacrer entièrement à la culture du sol. Sont-elles plus pauvres pour tout cela ? je ne crois pas ; j'ose dire, même, qu'elles sont plus riches et plus riches de beaucoup.

En 1912, il y avait, dans la Gaspésie, six sociétés d'agriculture et 22 cercles agricoles. Depuis quelques années, on parle, là bas, de société coopérative. Cette année, plusieurs se sont formées ou sont en voie de formation. C'est un geste digne d'admiration.

Les membres du clergé de la péninsule gaspésienne ont fait et font beaucoup pour l'agriculture. « Non seulement » disait M. G.-E. Marquis, inspecteur d'école. « Ils prêchent le retour à la terre, mais payent de leur exemple, en exploitant avec intelligence les terres des fabriques ».

Suivons leurs conseils. Aimons la terre et surtout, restons chez nous.

Si je parle ainsi, cela ne veut pas dire que je suis l'ennemi du pêcheur. Non ; la Providence a mis du poisson dans les eaux gaspésiennes pour que nous en fassions notre profit. C'est une ressource pour cette immense région. Mais, par exemple, est-il nécessaire que tous les bras du même foyer soient tournés de ce côté ? Pourquoi, dans les paroisses où la pêche est encore bonne, où les familles sont nombreuses, ne donnerait-on pas à la terre au moins la moitié des bras ? Pourquoi quitter sa paroisse pour la ville ou les chantiers quand le sol requiert des bras vigoureux ? Il n'y a pas de terre, vous dites, dans la paroisse où vous êtes. Ce cas peut se rencontrer. Mais faut-il, pour cela, tout abandonner ? N'existe-t-il pas, dans le même comté, des régions ne demandant que des bras pour être exploitées ? Oui, et c'est le cas pour la Gaspésie. Cette région peut nourrir un million d'hommes. Son climat est des plus favorables à l'agriculture. Son sol est très fertile. Pour s'en convaincre, écoutons M. G. Couture, cultivateur de Grande Rivière : « Mon père a élevé sur la terre que j'occupe actuellement, qui n'a jamais eu plus de trente arpents en culture, une famille de douze enfants. Il fit un peu la pêche, mais toujours sans bénéfices, et s'il a vécu, lui et sa nombreuse famille, il le doit à l'agriculture. Je ne vois pas de sol plus fertile que le nôtre, ni de climat plus délicieux. Consultez les vieilles gens de la côte, on s'accordera à vous dire que si l'on veut se mettre à l'agriculture et établir les enfants sur des terres, c'est encore la plus payante des industries dans ce pays ici ».

M. Couture a raison : les paroisses les plus riches de Bonaventure et de Gaspé, sont celles où la population s'occupe de cultiver la terre.

Que cette marche vers le sol, commencée depuis longtemps déjà, devenue plus rapide en ces dernières années, s'accroisse davantage et devienne une course constante vers le progrès et le bonheur.

Gardons pour le sol les meilleurs sujets. N'oublions pas que le docteur Butterfield disait un jour : « Il ne s'agit pas de conserver tous les jeunes gens sur la ferme, mais plutôt de conserver les jeunes intelligents sur la ferme ».

FIRMIN LÉTOURNEAU,
Étudiant à l'Institut Agricole d'Oka,
De l'Association des Jeunes Cultivateurs.

NOEL AUX BERGERIES

Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme

LÉGENDE

Sur une peinture de ma
sœur, Cécile.

On dit qu'à la Noël, au pays des Bois-Francs,
Lorsque les animaux dans les pailles nouvelles
Se prélassent après le dur labeur des champs,
D'étranges visions flottent sous leurs prunelles.

Tandis que les chevaux reconduisent les gens
Jusqu'à l'église pour les messes solennelles,
Les agneaux endormis auprès de leurs mamans
Entendent à minuit des voix qui les appellent.

Et, parce qu'autrefois l'un d'eux a visité
Le pauvre Nouveau-Né dans la petite Étable,
Et fut offert des mains d'un berger charitable,

Lorsque la cloche tinte, à la vive clarté
Que la lune projette à travers la fenêtre,
On voit soudain l'Enfant Jésus leur apparaître...

ALPHONSE DÉSILETS.

Décembre, 1914